III. Histoire

Amitai-Preiss Reuven & Morgan David, *The Mongol Empire & its Legacy*.

Leyde, Brill, 1999. 361 p.

Cet ouvrage s'inscrit délibérément dans une problématique « d'histoire du monde » en tant que champ de recherche puisque, pour la première fois, l'ensemble de l'empire mongol est vu comme un tout. Les échanges culturels sur toute l'aire géographique eurasienne, les questions de géopolitique, d'interaction entre nomades et sédentaires et « l'écriture de l'histoire » sont abordés dans ce livre. Les études qui constituent ce volume avaient été présentées en 1991 lors d'une conférence à la School of Oriental and African Studies. Nous rendrons principalement compte, ici, des contributions en rapport avec les pays d'Islam. Cet ouvrage du plus grand intérêt pour les études mongoles comporte des cartes et un index (p. 347-361). On regrette toutefois que la bibliographie utilisée par chaque contributeur n'ait pas été systématisée à la fin de chaque article ou regroupée à la fin de l'ouvrage.

I. « Early History of the Mongol Empire »

• Robert G. Irwin, « What the Partridge Told the Eagle : A Neglected Arabic source on Chinggis Khan and the Early History of the Mongols » (p. 5-11).

Cet article traite du *yasa*, le code de loi mongol qui, selon certaines sources médiévales, aurait été promulgué par Gengis Khan au *quriltai* de 1206, au moment où il fonda l'empire. Cette vision a été reprise, et même accentuée, au XIXe siècle par Petis de la Croix dans son « Histoire du grand Genghizcan », bien qu'aucune preuve ne vienne confirmer cette reconstruction *a posteriori*. Les recherches de Petis de la Croix ont conditionné les études ultérieures sur le *yasa* (voir V.A. Riasanovsky, *Fondamental principles of Mongol law*, Indiana University, 1937 [Uralic and Altaic Series 43] et A.N. Poliak, « The influence of Chingiz-Khān's *Yāsa* upon the General Organisation of the Mamlūk State », *BSOAS*, X/4 (1942), p. 862-876). David Ayalon (« The Great *Yāsa* of Chingiz Khān, A Re-examination », *Studia Islamica*, 33 (1971), p. 97-140/A) et David Morgan (« The 'Great *Yāsā* of Chingiz Khān' and Mongol Law in the Ilkhānate », *BSOAS*, 49/1 (1986), p. 163-176) ont infléchi cette présentation du *yasa* en montrant que, dans les textes les plus susceptibles de contenir des informations fiables sur ce « code de loi », on ne trouve aucune preuve allant dans le sens de Petis de la Croix. Il est vraisemblable, en revanche, que pour les historiens mamelouks, al-Maqrīzī en particulier, les « pratiques et coutumes » des Mongols sont apparues, à l'image de la loi islamique, comme une législation contraire à cette dernière. Dans cet article, l'auteur analyse un texte d'Ibn ʿArabšāh, le *Fākihat al-Ḫulafā' wa mufākahāt al-zurafā'*, qui apporte quelques éléments nouveaux sur la perception du *yasa* dans la seconde moitié du XVe siècle.

On sait qu'Aḥmad b. Muḥammad Ibn ʿArabšāh est né à Damas en 1392 et qu'il fut emmené en captivité par Tamerlan en 1401. Il a donc grandi et étudié à Samarcande, puis il a voyagé dans tout l'Orient collectant, vraisemblablement, des traditions orales sur le monde turco-mongol. Il connaissait outre l'arabe, le persan, le turc et le mongol. Après de multiples périples, il revint dans les terres mameloukes en 1422 où il se mit à rédiger son célèbre témoignage sur la carrière de Tamerlan, le *ʿAǧā'ib al-maqdūr fī aḫbar Tīmūr*. Le *Fākihat al-Ḫulafā'*, adaptation d'une collection de fables animales du XIIIe siècle en persan, s'inscrit dans le genre miroir des princes.

Dans le dixième et dernier chapitre de l'ouvrage, Ibn ʿArabšāh traite de Gengis Khan et de l'histoire des Mongols sous la forme d'un long discours adressé par un perdreau (le courtisan) à un aigle (le roi). Le perdreau, parlant au nom de Gengis Khan, compare la conduite des Mongols de la steppe à celle des Arabes de la *Ǧāhiliyya*. La partie la plus intéressante concerne des lois et des coutumes mongoles qui ne figurent ni dans Ǧuvaynī ni dans les sources arabes mameloukes (al-ʿUmarī et al-Maqrīzī par exemple). Ibn ʿArabšāh semble avoir eu directement accès à Ǧuvaynī ainsi qu'à d'autres sources, notamment orales. Le récit est polémique en ce qui concerne l'application du *yasa* : le but de l'auteur n'étant pas de faire une description systématique des pratiques légales ou coutumières mongoles mais de pointer en quoi elles sont différentes de la *šarīʿa*.

• Peter Jackson, « From *Ulus* to Khanate : The Making of the Mongol States, c. 1220 - c. 1290 » (p. 12-38).

Selon le témoignage de Ǧuvaynī « l'autorité revenait nominalement au *qa'an* mais, en réalité, tous les enfants, descendants et oncles partageaient la royauté et la propriété du territoire avec lui ». Gengis Khan a donné à chacun de ses fils, nés de sa femme principale, un territoire dans la zone steppique d'Asie Intérieure. Ces « apanages » ou « domaines », appelés *ulus* dans les sources, doivent être distingués du *qol-un ulus* ou « *ulus* du centre » dans lequel le *qa'an* lui-même était maître et qui, dans ce cas, n'était pas un *ulus*, mais un « domaine royal ».

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, l'empire se désintégra en plusieurs États antagonistes : la création d'un *ulus* pour chaque fils de Gengis Khan avait divisé l'empire. L'*Histoire secrète des Mongols*, qui mentionne ces événements dès 1235, distingue les « princes en charge d'un domaine » qui gouvernent un *ulus* (*ulus mendekün kö'öl*) de ceux qui ne le sont pas. Comme le montre P. Jackson en donnant plusieurs exemples qui illustrent la manière imprécise dont le terme *ulus* est utilisé dans les sources persanes, il n'est pas toujours facile de savoir à quel type d'*ulus* les auteurs font référence (p. 16-17). Dans l'*Histoire secrète*, la plus ancienne référence d'une dotation de propriété (*injü*) à la famille de Gengis Khan date de 1206. Ces dotations

BCAI 18 (2002) Amitai-Preiss Reuven & Morgan David : The Mongol Empire & its Legacy, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

n'étaient pas, au sens strict du terme, territoriales. En effet, les besoins de ces sociétés pastorales nécessitaient l'allocation de terres de pâturages aux princes, princesses et émirs (*noyad*) pour chaque saison de l'année. P. Jackson, qui s'est appuyé pour cette recherche sur un large éventail de sources, explique en conclusion que la notion d'*ulus* était quelque chose de plus complexe que ce qui a été généralement supposé et que, par ailleurs, il existait un plus grand nombre d'apanages que nous le supposions.

II. « The Mongols in the Middle East »

• John Masson Smith, « Mongol Nomadism and Middle Eastern Geography : Qishlāqs and Tümens » (p. 39-56).

L'auteur examine les données textuelles relatives à la campagne de Hülegü en Iraq et à la prise de Bagdad afin d'établir, approximativement, la taille de l'armée mongole. Les sources mentionnent cinquante-cinq officiers (dont Hülegü lui-même à la tête d'une garde personnelle (*kešig*) de 10 000 hommes). Puisque chaque chef militaire avait sous ses ordres un *tümen*, c'est-à-dire une unité de mille hommes, l'auteur estime que l'armée mongole était constituée, en principe, de cent cinquante mille hommes (sur les effectifs des armées mongoles, voir également John Masson Smith, « Mongol Manpower and Persian Population », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 18/3 (1975), p. 271-299). Les troupes qui furent envoyées vers les pays d'Islam étaient accompagnées des familles ce qui, selon les estimations de l'auteur, représentait environ neuf cent mille personnes ; à ce personnel humain il fallait ajouter les troupeaux (22 500 000 moutons et 1 500 000 chevaux).

Les forces mongoles furent réparties dans trois régions : en Anatolie, en Azerbaïdjan et au Khorassan. Les nomades disposaient de camps d'hiver (*qīšlāq*) et de camps d'été (*yāylāq*). Comme le montre J. Masson Smith, les conditions écologiques rencontrées par les tribus mongoles dans les régions où elles se sont installées les ont conduites à modifier leurs pratiques traditionnelles de nomadisme. Alors qu'en Mongolie les tribus mongoles pouvaient pratiquer un « nomadisme horizontal », le plus souvent sans beaucoup de déplacements et sans difficulté climatique, les mouvements entre les pâtures élevées d'été (*yāylāq*) et les pâtures basses d'hiver (*qīšlāq*) les ont obligées à pratiquer un « nomadisme vertical » qui était souvent techniquement difficile.

Il faut souligner, par ailleurs, que la puissance de l'armée mongole reposait sur la cavalerie, et que cela a constitué un handicap pour la conquête de la Syrie, la région ne disposant pas des ressources nécessaires en pâturages et en eau pour subvenir aux besoins d'un tel nombre de chevaux. Toutes les campagnes syriennes ont échoué à cause de ce problème écologique (sur ce dernier point, voir J. Masson Smith, « Mongol society and Military in the Middle East : Antecedents and Adaptations » in Yaacov Lev (éd.), *War and Society in The Eastern Mediterranean, 7th-15th Centuries*, Leyde, Brill, 1997, p. 246-264).

• Reuven Amitai-Preiss, « Mongol Imperial Ideologie and the Ilkhanid War against the Mamluks » (p. 57-72).

L'auteur poursuit ici son enquête sur le rôle du facteur idéologique dans la guerre entre Mamelouks et Ilkhans. Les conflits commencèrent en 1260, à 'Ayn Ǧālūt ; Baybars, qui était alors au service du sultan ayyoubide Qutuz, repoussa les troupes mongoles de Hülegü et donna naissance, du même coup, au sultanat mamelouk.

Les hostilités entre ces deux puissances rivales, qui durèrent jusque dans la deuxième décennie du XIVe siècle, furent marquées par plusieurs invasions de la Syrie, des raids et des expéditions des deux côtés, la mise en place de réseaux d'espionnage, des manœuvres diplomatiques et des efforts, de part et d'autre, de propagande idéologique. L'auteur s'interroge sur le rôle d'un motif, bien attesté dans les sources arabes et persanes même : la croyance en un « mandat céleste » de conquérir le monde et de le placer sous le contrôle des descendants de Gengis Khan.

Les Mongols d'Iran avaient des visées sur la Syrie, mais, comme le fait remarquer l'auteur, les motivations des souverains ilkhanides ont pu changer au cours des soixante années de guerre, notamment après leur conversion à l'islam. Paradoxalement, les tentatives de domination de la Syrie et, à terme, de l'Égypte, ont été plus nombreuses sous le règne des Ilkhans musulmans Ġāzān Ḫān (1299, 1300, 1303) et Öljeitü (1312) que sous celui de Hülegü (1260) et d'Abaqa (1281).

R. Amitai Preiss expose les hypothèses avancées par les chercheurs pour expliquer les tentatives de conquête de la Syrie par les Ilkhans : posséder un débouché sur la mer, se venger des déprédations causées par les Mamelouks à la frontière, obtenir du butin pour faire fonctionner l'État, garder les tribus mongoles actives, affaiblir l'ennemi mamelouk qui assurait, *de facto*, le leadership sur le monde musulman grâce à la restauration du califat au Caire (p. 60-61). Sans rejeter en bloc tous ces motifs, l'auteur est convaincu que les Ilkhans ont continué à se servir de l'idéologie impériale mongole. Il fonde son argumentation sur l'analyse des lettres envoyées par les Ilkhans aux sultans mamelouks et transmises dans les sources narratives mameloukes. Par ailleurs, en s'appuyant sur le témoignage d'historiens arabes et persans, R. Amitai-Preiss affirme qu'après sa conversion à l'islam Ġāzān Ḫān resta fidèle à l'idéologie mongole. Il récita, devant les notables de Damas en 1300, sa généalogie jusqu'à Gengis Khan comme source de son autorité. La lecture de cet article, richement documenté, sera utilement complétée par celle de l'ouvrage publié par le même auteur, *Mongols and Mamluks. The Mamluk-Ilkhanid War, 1260-1281*, Cambridge University Press, 1995, 272 p.

• Charles Melville, « The Īlkhān Öljeitü's Conquest of Gīlān (1307) : Rumour and Reality » (p. 73-125).

Les campagnes de Öljeitü dans le Gīlān sont documentées par des sources nombreuses en arabe et en

BCAI 18 (2002) Amitai-Preiss Reuven & Morgan David : The Mongol Empire & its Legacy, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

persan, mais les causes et la chronologie des événements sont souvent présentées de manière confuse. Ch. Melville, par une analyse minutieuse des textes et par une confrontation entre les différents témoignages, est parvenu à faire la lumière sur ce dossier complexe. Dans un premier temps, l'auteur présente le corpus de sources à l'appui de ses analyses (p. 73-84) ; il caractérise chaque type de source en la situant dans son contexte politique et culturel. Dans les sources arabes (Baybars al-Manṣūrī, Ibn al-Dawādārī, al-ʿAynī et al-Yūsufī) figurent beaucoup d'informations sur les événements d'Iran. Comme le souligne l'auteur, la vision des historiens mamelouks est « pan-islamique ».

Les hostilités entre Ilkhans et Mamelouks constituent l'arrière-fond qui explique la campagne du Gīlān : Öljeitü ne voulait pas s'engager dans une expédition militaire en Syrie avant d'avoir soumis le Gīlān qui restait inaccessible. La campagne du Gīlān (1307) eut lieu cinq ans avant la dernière campagne ilkhanide dans les terres mameloukes, menée par Öljeitü. Par la suite, un traité de paix officiel entre les deux puissances sera conclu en 1323 par Abū Saʿīd, grâce à l'entremise de l'émir Čūpān devenu la force dominante dans l'empire. Ajoutons que cette paix n'empêcha pas que s'instaure alors une nouvelle rivalité entre Mamelouks et Ilkhans pour le contrôle des lieux saints (voir Charles Melville, « The Year of the Elephant Mamuk-Mongol Rivalry in the Hejaz in the Reign of Abū Saʿīd (1317-1335) », *Studia Iranica*, 21 (1992), p. 197-213).

• Anne K.S. Lambton, « The *Āthār wa aḥyā'* of Rashīd al-Dīn Faḍl Allāh Hamadānī and His Contribution as an Agronomist, Arboriculturist and Horticulturist » (p. 126-154).

L'auteur présente dans cette contribution le *Āthār wa aḥyā'*, un traité d'agriculture rédigé par Rašīd al-Dīn Ṭabīb, le célèbre vizir de l'époque ilkhanide. Après avoir retracé l'histoire du texte, A.K.S. Lambton donne, à travers l'étude du *Āthār wa aḥyā'*, de nombreux exemples de plantes et de produits connus à cette époque dans tout l'Orient musulman. Voir en particulier l'intéressante discussion sur la distinction entre le sorgo (*gāwars*) et le millet *(ḏurrat*), les lieux de culture, les méthodes et l'utilisation (p. 146-150). Rašīd al-Dīn s'est intéressé aux plantes et aux pratiques de l'agriculture en Asie centrale, en Inde, en Chine et en Asie du Sud-Est. Il est probable qu'il n'a jamais visité ces régions, mais à la cour ilkhanide, à Tabriz, séjournaient de nombreux visiteurs et marchands de tous pays. Rašīd al-Dīn lui-même avait fait venir des médecins et des lettrés de Chine. Il est vraisemblable que Bolad Ch'eng-Hsiang, le célèbre « ambassadeur » en Iran des Mongols de Chine, les Yüan, a été pour Rašīd al-Dīn une source d'information importante (voir sur ce personnage Thomas T. Allsen, « Two Cultural Brokers of Medieval Eurasia : Bolaq Aqa and Marco Polo », in *Nomadic Diplomacy, Destruction and Religion from the Pacific to the Adriatic*, Michael Gervers et Wayne Schlepp (éd.), Toronto, 1994, p. 63-78 [Toronto Studies in Central and Inner Asia nº 1], idem « Biography of a Cultural Broker, Bolad Ch'eng-Hsiang, in China and Iran », in *The Court of the Ilkhans 1290-1340*, J. Raby & T. Fitzherbert, éd., Oxford, 1966).

• A.H. Morton, « The Letters of Rashīd al-Dīn : Īlkhānid Fact or Timurid Fiction ? » (p. 155-199).

L'authenticité de ces « Lettres » a été discutée par Reuben Levy en 1946 et par I.P. Petrushevsky dans les années suivantes (voir notes 1 et 2 pour les références bibliographiques). Les *Mukātibāt-i Raṣīdī* ont donné lieu à deux éditions, l'une par Muḥammad Šafīʿ (Lahore, 1947) qui n'émit aucun doute sur l'authenticité des Lettres et, plus récemment, par M.-T. Dānišpazhūh (Téhéran, 1358[1970]), sous le titre, *Sawāniḥ al-afkār-i Raṣīdī,* avec une utile introduction.

Les *Mukātibāt-i Raṣīdī* comportent 54 pièces dont 47 en forme de lettres ou autres communications au nom de Rašīd al-Dīn. Le contenu des lettres est varié et témoigne d'un intérêt pour des choses concrètes : cet aspect « réel » a conduit les chercheurs à considérer ces lettres comme des documents authentiques et à les utiliser pour leur valeur d'histoire sociale.

Une analyse très fine des lettres attribuées à Rašīd al-Dīn permet à A.H. Morton d'en montrer les contradictions internes et d'en déduire qu'il s'agit sans doute de documents forgés à l'époque du Timouride Šāh Rūḫ. Comme l'a souligné B. Manz (*The Rise and Rule of Tamerlane*, Cambridge, 1989), les membres de la bureaucratie, au début de l'époque timouride, jouissaient d'un statut fort peu élevé. Ces lettres auraient donc été rédigées, selon A.H. Morton, pour satisfaire la classe des scribes tajiks. Elles reflètent leurs frustrations dans les conflits qui les opposèrent aux émirs turcs et présentent, avec nostalgie, un passé devenu mythique.

III. « The Mongol in China and the Far East »

• Paul D. Buell « Mongol Empire and Turkicization : The Evidence of Food and Foodways » (p. 200-223).

L'auteur examine ici la « türkisation » de l'empire mongol à travers les pratiques culinaires à la cour des Yüan. À l'époque où les Mongols ont commencé leur migration vers l'ouest, les populations türkes dominaient politiquement le monde musulman : l'empire mongol a créé une toile de fond politique et économique favorisant la migration des nomades vers la Chine. La distribution, au sein des armées mongoles, de nombreux groupes turcophones a conduit à une « türkisation » relativement rapide des Mongols. À travers leurs contacts avec le monde islamique, les Türks avaient adopté un certain nombre de « recettes » des populations sédentaires : le *sopa seca* du nord de l'Iraq, la cuisine iranienne (une grande variété de desserts dont l'ancêtre du *baklawa*). L'auteur présente un livre de cuisine, clairement turquisé, utilisé à la cour mongole de Chine et transcrit des recettes tirées de ce manuel culinaire.

BCAI 18 (2002) Amitai-Preiss Reuven & Morgan David : The Mongol Empire & its Legacy, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

• Elizabeth Endicott-West, « Notes on Shamans, Fortunestellers an Yin-Yang Practitioners and Civil Administration in Yüan China » (p. 224-239).

Dans cette contribution, l'auteur examine l'influence politique des chamanes et « diseurs de bonne aventure » à la cour mongole. Très curieusement, le mot qui désigne le chamane en mongol, *bö'e*, n'apparaît pas dans l'*Histoire secrète des Mongols*, ni dans les passages qui se rapportent à Kököchu Teb-Tenggeri, le célèbre chamane que Gengis Khan fit mettre à mort. Les souverains mongols étaient entourés d'un grand nombre de chamanes et de devins dont le rôle était de les conseiller dans toutes leurs actions, parmi eux beaucoup de femmes. Les édits, qui interdisent aux chamanes d'avoir des contacts avec les personnels de l'administration, confirment que les khans cherchaient à réduire leur influence.

• Sh. Bira, « Qubilai Qa'an and 'Phags-pa bLa-ma » (p. 240-249).

Cet article, consacré au *qa'an* Qubilai, fondateur de la dynastie des Yüan en Chine, s'appuie sur les sources tibétaines, souvent négligées par les chercheurs. Sh. Bira dresse le portrait du *qa'an* qui, entouré de conseillers de diverses origines : confucéens chinois, chrétiens nestoriens, bouddhistes de Chine et du Tibet, musulmans d'Asie centrale, avait acquis une « culture universelle ». L'objectif de Qubilai était, en milieu chinois, de préserver l'identité de ses sujets mongols tout en donnant une assise forte à son pouvoir.

IV. « The Legacy of the Mongol Empire »

• Hidehiro Okada, « China as Succesor State to the Mongol Empire » (p. 260-272).

Quel a été l'impact politique et culturel des Yüan dans l'histoire de la Chine ? L'auteur part de l'histoire mythique de la Chine, avec fondation du premier empire en 221 av. J.-C., pour montrer que l'identité chinoise repose sur trois composantes : les caractères chinois, la ville et l'empereur. Un Chinois est celui qui « lit les caractères, qui fait un usage correct des décrets impériaux et qui vit dans une ville ». Hidehiro Okada se penche ensuite sur les différentes dynasties qui ont succédé aux Yüan. Les Ming, loin de ressusciter l'empire des Song, ont repris les structures administratives (p. 265-266) et militaires (p. 266-267) des Yüan. Les Mandchous, quant à eux, ont recherché une légitimité gengiskhanide en s'appropriant le sceau en jade des Yüan. La République populaire de Chine, comme le fait remarquer l'auteur, a peu à voir avec la tradition impériale, mais le contrôle des différentes populations est modelé sur l'empire mongol. Enfin, le « mandat céleste » dont était investi Gengis Khan a rendu possible l'expansion des « khan-tsars » vers la moitié de la partie ouest de l'empire mongol : Ivan IV mit sur le trône, à Moscou, un gengiskhanide. Ainsi, selon Okada, la Russie et la Chine sont aujourd'hui les héritiers de l'empire fondé par Gengis Khan au XIII^{e} siècle.

La lecture de ce livre qui porte sur une période importante de l'histoire conduit aux conclusions suivantes. L'empire mongol a « re-façonné » et défini de nouvelles collectivités ethniques et politiques, en particulier en Asie centrale ; il a aussi favorisé la formation d'une nouvelle génération d'États sédentaires. Les tribus mongoles ont joué un rôle primordial dans les échanges culturels (sur cet aspect d'internationalisation des échanges et des techniques, voir l'article de Thomas A. Allsen, « Ever Closer Encounters : the Appropriation of Culture and the Apportionment of Peoples in the Mongol Empire », *Journal of Early Modern History*, vol. 1 (1997), p. 2-23). Afin de repousser les frontières de l'empire, les Mongols ont été capables de mobiliser les ressources matérielles des territoires conquis. Ils ont mis en place des méthodes de contrôle complexes comme, par exemple, l'ordre donné par Möngke de recenser les populations dans les territoires passés sous son pouvoir dans le but d'évaluer les ressources de l'empire et de préparer l'offensive de Hülegü (voir Thomas Allsen, *Mongol Imperialism. The Policies of the Grand Qan Möngke in China, Russia, and the Islamic Lands, 1251-1259*, Berkeley, 1987). Enfin, les princes mongols, pour donner une légitimité à leur pouvoir, ont su mobiliser les ressources spirituelles de leur empire en portant une attention particulière aux hommes de religion de toutes les confessions.

Denise Aigle
IFEAD – Damas

BCAI 18 (2002) Amitai-Preiss Reuven & Morgan David : The Mongol Empire & its Legacy, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net